

Lâi a caïon et caïon

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 28

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194376>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Sur l'oncle X. ; il en a des belles à son *praz Bolens*, disait un autre.

Et le plus alluré de la bande d'aller demander la permission au père X., qui généralement répondait :

— Pardine, allez seulement, vous pouvez bien en aller prendre une *pan-sée* ; mais veillez-vous de ne pas casser les branches et ne pas trop *piler* le foin !

Et, au pas gymnastique, nous courions à l'endroit tant désiré. C'était au premier qui arriverait. Pas d'échelle ; nous grimpons par les branches si elles s'inclinaient suffisamment pour nous permettre de les saisir ; sinon, nous faisons la courte échelle et, les uns après les autres, nous montions sans difficulté. On tendait à celui qui restait le dernier à terre, un bras, une jambe qu'on laissait pendre à sa portée et, grâce à cet ingénieux moyen, toute la bande était bientôt en haut.

Agiles comme des écureuils, nous nous dispersions alors dans les branches touffues.

Nous en mangions jusqu'à satiété, puis l'on rentrait satisfaits, les oreilles toutes décorées de jolis pendants.

Heureux temps !

J'ai dit plus haut que nous allions demander préalablement la permission au propriétaire ; mais je n'ai pas dit qu'on allait *toujours* la demander, car j'ose maintenant avouer que bien des fois nous nous sommes cru dispensés de cette autorisation.

Les cerises, comme bien d'autres fruits, ont tout naturellement inspiré les poètes. L'auteur de *Tartarin*, Alphonse Daudet, qui a composé sur les prunes le charmant triolet, si connu de tous, a déployé également sa verve amoureuse et follichonne dans les jolis vers suivants, à propos des cerises. Je les cite en entier :

Vous souvient-il un peu de ce que vous disiez,
Mignonne, au temps des cerisiers ?

Ce qui tombait du bout de votre lèvres rose,
Ce que vous me chantiez, ô mon doux bengali,
Vous l'avez oublié, c'était si peu de chose,

Et pourtant c'était bien joli...

Mais moi je me souviens (et n'en soyez surprise),
Je me souviens pour vous de ce que vous disiez,
Vous disiez (à quoi bon rougir ?) donc vous di-
Que vous aimiez fort la cerise, [siez...
La cerise et les cerisiers.

Vous souvient-il un peu de ce que vous faisiez,
Mignonne, au temps des cerisiers ?

Plus grands sont les amours, plus courte la mé-
[moire,

Vous l'avez oublié, nous en sommes tous là,
Le cœur le plus aimant est une vaste armoire,
On fait deux tours et puis voilà...

Mais moi je me souviens (et n'en soyez surprise),
Je me souviens pour vous de ce que vous faisiez...
Vous faisiez (à quoi bon rougir ?) donc, vous fai-
Des boucles d'oreilles en cerises, [siez...
En cerises de cerisiers !

Vous souvient-il d'un soir où vous vous reposiez,
Mignonne, sous les cerisiers ?

Seule dans ton repos ! seule, ô femme, ô nature !
Dans l'ombre du silence, et toi... quel souvenir !
Vous l'avez oublié, maudite créature.

Moi je ne puis y parvenir.

Voyez, je m'en souviens (et n'en soyez surprise),
Je me souviens du soir où vous vous reposiez...
Vous reposiez... (pourquoi rougir ?) vous repo-
Je vous pris pour une cerise ; [siez...
C'était la faute aux cerisiers.

O fruit délicieux ! que de jouissances variées tu nous offres ! que de plaisirs tu nous procures ! On te croque et on te savoure sous toutes les formes : à belles dents, en soupe, en gâteaux, en confitures, et l'on t'absorbe en kirsch et en marasquin !

Si le beau temps persiste, la cueillette des cerises dans notre contrée pourra se faire dans de favorables conditions. Elles abondent partout ; cependant, au dire général, la récolte de cette année sera quelque peu inférieure à celle de l'année dernière. A quoi cela tient-il ? Probablement aux pluies trop abondantes qu'il a fait au moment où les cerises se sont *nouées*, c'est-à-dire à la fin de la floraison, et dont la conséquence regrettable a été d'en faire tomber un grand nombre.

Un brave homme, qui s'y connaît, nous disait l'autre jour : « Encore du bonheur que je n'aie pas pu vendre mon eau-de-cerises de l'année passée ; cette année, qu'il y en a moins, elle ira bien 50 centimes de plus le litre. »

Vous supposez, sans doute, que la cueillette des cerises est chose toute facile, toute simple ? Pas du tout !

Et vous ne croiriez vraiment pas la quantité d'outils, d'instruments, tout le matériel en un mot, qu'il faut employer pour faire cette cueillette.

Il faut d'abord :

1° Une, quelquefois même plusieurs échelles ;

2° Un certain nombre de cordes servant à attacher des branches trop flexibles ou à ramener à sa portée celles sur lesquelles on ne peut se hisser ;

3° Des paniers, munis de crochets servant à les suspendre. On se sert généralement d'une sorte de panier, de forme oblongue, appelé *gratte*, et qui se place et se transporte plus aisément dans les branches ;

4° Des *crocs*, sorte de long bâton, muni à l'un de ses bouts d'un crochet fixe et d'un autre crochet mobile disposé en sens inverse. On se sert de cet instrument pour attirer à soi le bout des branches ou des branches un peu éloignées ;

5° Une longue corde pour descendre à terre les paniers pleins. La diligente ménagère, restée sous le cerisier, est chargée de vider les paniers. Dans l'intervalle, elle ramasse les fruits qui tombent ou, assise au pied de l'arbre, elle

tricote, ou encore soigne les produits de la fenaison ;

6° Une ou plusieurs brantes destinées à recevoir au fur et à mesure le contenu des paniers. On remplace très souvent les brantes par un tonneau ; on prend généralement celui dans lequel on laissera les cerises opérer leur fermentation ; on le place sur un petit char à bras.

J'allais oublier de vous dire ce que j'aurais dû placer en premier lieu en tête de ma liste, c'est qu'avec tout cela, il ne faut pas avoir cette malheureuse disposition qui consiste à redescendre de l'arbre ailleurs que par l'échelle ; j'ai nommé le vertige. Gardez-vous-en !

Et maintenant, puisque Bridois dit dans la comédie de Beaumarchais que « tout doit finir par des chansons, » je terminerai donc cette sempiternelle causerie par une petite histoire, à propos de cerises :

La commune de X. avait placé un de ses ressortissants, pauvre et idiot, nommé François, chez un propriétaire assez aisé et qui avait sur ses fonds un certain nombre de cerisiers. A l'époque de la cueillette, le propriétaire se décida à faire cette besogne lui-même, aidé par son pauvre diable de pensionnaire.

Un jour qu'ils étaient tous deux perchés dans l'arbre, le propriétaire dit à sa femme qui était en bas :

« Lé fotteint dé laissi poléz'osés elliaux ballés que l'ài a lé ao fin bet et portant on pào pà lé z'aveintà sein risquà dé sé rontré lo cou ! »

La femme, avare plus encore que son mari, lui répond :

— Sà-tou pà l'ài einvuyi lo François, li que n'est pà damàdze !

Villeneuve, 10 juillet. C. T.

Lâi a caïon et caïon.

Quand on pào fèrè sè z'affèrès sè-mémo, lè faut fèrè, s'on vâo bin s'èin trovâ ; kâ se vo faut vo refiâ su lè z'autro, mau va, bin soveint. Binsu que y'èin a qu'ont dè la concheince et que font por vo coumeint por leu ; mâ y'èin a dâi z'autro que s'èin fotont pas mau, sein comptâ lè farceu que n'ont pas crouïe einteinchon, s'on vâo, mâ que ne renasquont pas dè vo z'eimbêtâ se cein pào lè fèrè rirè et amusâ lè dzeins.

On carbatier dè pè contrè ce bio pays iò on fâ la fèta dâi vegnolans, avâi einviâ dè fèrè boutséri, kâ on bet dè sâo-cesse à grelhi va rudo bin avoué on verro dè nové, et sè pratiquès lâi ein demandâvont soveint ; et pi lâi failiâ dè la vicaille po lo ménadzo. Mâ stu carbatier ne tegnâi min dè caïon, et po fèrè boutséri, faut on anglais dè Payerno. Demandè don à ion dè sè vesins qu'ètai on tot fin po cognâitrè lè canaris d'éboiton, dè lâi ein atsetâ ion à la faire.

— Te m'ein choisetré ion, se lài fà, dè tràì àò quatro ceints, que sâi rodzo et nâi, kâ n'ein vu min d'autro; c'est lè meillâo! out-tou?

— D'accœo! fari coumeint te mè dis et dèman né lo t'aminò. Dinsè te pào preparâ lo trabetset.

Lo leindèman matin, lo carbatier va atsetâ pèdze, pâivro, sau, coriandès et tot cein que faut po assaizenâ; va coumandâ lo tia-caïon et la fenna que râ-elliè lè boués, preparè lè poeintèrus àò pinguelions et màolè lè coutés.

Tandi cé teimps, lo vesin étâi à la fâirè. Ora, lè caïons fasont te défaut, àò bin n'ein avâi-te què dâi tot bliancs; n'ein sé rein; tantiâ que n'ein trovâ pas ion à la convegnance dâo carbatier. Mâ coumeint lo lulu étâi on farceu dâo diablo, ye va atsetâ, po ne pas reveni vouâisu, on caïon dè mer, onna bête pas pe grossa qu'on petit tsat, rodzo et nâi, lo met dein on panâi, et l'emportè.

Déval lo né, lo vesin tracè à la pinta avoué son caïon dè mer. L'eintrè à la tsambra à bâirè, attatsè lo bétion à la piauta de 'na trabilia, et quand lo carbatier eintrè et que lài fà :

— Yò que l'est, le caïon ?

— Lo vouâiquie, repond lo farceu, ein lài montreint lo petit affèrè. L'est bin coumeint te m'as de : rodzo et nâi; et po lo pâi, te m'as dè tràì àò quatro ceints; mâ porrâi bin pézâ oquie dè plie et porrâi bin lài avâi onna livra, kâ te ne m'as pas de se dévessâi pézâ dâi livrès, dâi quilo, dâi quintaux àò bin dâi grammes.

Ora vò lasso à peinsâ la radze dâo carbatier qu'arâi prâo émelluâ cé tsanero dè farceu, que rizâi coumeint on bossu. N'a pas pi ouzâ tant fèrè vairè que l'étâi furieux; mâ l'étâi de 'na colère dâo diablo, kâ l'a du contremandâ lo tia-caïon et la fenna ài boués et l'est restâ mé dè quieinzè dzo sein repipâ on mot à son vesin.

Dè bio savâi que lo vesin a dû reimportâ lo caïon.

Le petit tambour.

Jean était petit et chétif, mais dans un corps de nain, il avait un cœur vaillant. Son père était un vieux soldat qui se plaisait à raconter ses campagnes et les beaux faits d'armes des guerres d'Afrique. Jean se passionnait pour ces récits, ses yeux s'animaient et il se promettait d'accomplir, lui aussi, quelques-unes de ces actions d'éclat qu'on cite avec admiration. On organisa dans la commune un corps de musique, il choisit le tambour, parce que cet instrument était en rapport avec ses goûts belliqueux.

Il lui arrivait souvent de dire : « Quand je serai soldat. » Ses frères haussaient alors les épaules en le raillant. Cette prétention n'était-elle pas ridicule chez un être que la nature avait fait si frêle et que ceux de son âge dépassaient de la tête ?

L'enfant devint jeune homme et resta petit.

Aussi quand survint la guerre de 1870, ses frères partirent, toute la jeunesse du pays alla grossir les rangs de l'armée, lui seul fut oublié. On ne voulait pas de lui, il avait le cœur gros et souffrait cruellement de rester au logis, quand tous les autres avaient l'honneur de servir la France. Le bruit des combats qui se livraient journellement arrivait jusqu'à son village et rendait plus amère sa tristesse. Enfin il n'y tint plus et alla au chef-lieu trouver l'officier chargé de l'enrôlement des volontaires.

Cette fois encore on l'accueillit par des plaisanteries, mais il insista. S'il n'était pas capable de porter un fusil, ni la force, ni la taille n'était nécessaire pour être tambour. Il montra son savoir-faire. Devant cette volonté et cette ardeur, on céda; il fut incorporé dans le régiment auquel appartenaient ses frères.

A partir de ce jour la gaieté lui revint. En voyant le petit tambour toujours alerte et plein d'entrain, bravant avec une joyeuse insouciance les fatigues et les périls, ses compagnons auraient rougi de se plaindre. Quand ses doigts agiles frappaient à coups redoublés la peau du belliqueux instrument, les roulements sonores, le rythme entraînant ranimaient leur courage et leurs forces, ils oublièrent la longueur des étapes et accéléraient le pas avec confiance. A l'heure du combat, on l'entendait battre la charge avec le sang-froid d'un vieux soldat.

Les notes guerrières se mêlaient au bruit de la fusillade et au milieu de la fumée, Jean apparaissait fier et intrépide, escaladant les hauteurs, franchissant les obstacles, guidant les soldats.

La mort qu'il bravait avec une folle audace passait à côté de lui sans l'atteindre. Mais la fortune de la guerre est changeante. Un jour il tomba avec un peloton d'avant-garde dans une embuscade ennemie. Les prisonniers désarmés étaient entourés d'un cercle de nombreux Prussiens. Sous les menaces les plus terribles, on leur avait défendu de pousser un cri. Le détachement dont ils avaient été chargés d'éclairer la marche approchait. Il ne soupçonnait pas le danger et, surpris, il allait infailliblement succomber sous les coups des Prussiens.

Les malheureux Français sont en proie à une cruelle anxiété; ils vont assister au massacre de leurs concitoyens et ne peuvent rien faire pour l'empêcher. Déjà ils croient entendre dans le lointain le pas cadencé de ceux qui marchent à la boucherie. Mais Jean n'a pas perdu son sang-froid, il a aperçu son tambour jeté au pied d'un arbre, il est si petit, si chétif qu'on ne fait pas attention à lui. Il en profite pour ramper, se glisser sur l'herbe, et, tout à coup, l'air retentit d'un rythme bruyant qui envoie au loin le signal d'alarme. Un coup de feu part d'un fusil ennemi, la balle siffle et les roulements du tambour vont s'affaiblissant, puis s'éteignent dans un dernier son, triste et lugubre comme un sanglot.

Le petit tambour gisait inanimé sur le gazon rougi de son sang, le sourire entr'ouvert encore ses lèvres pâles; on eût dit qu'il dormait et que de doux rêves charmaient son sommeil. Il savait bien, quand ses doigts faisaient entendre l'appel libérateur, qu'il se dévouait à la mort; il l'avait acceptée sans hésitation, d'un cœur résolu, puisqu'à ce prix ses

compagnons d'armes devaient échapper à la catastrophe qui les attendait.

Quelques moments se passèrent pendant lesquels on n'entendit que les commandements formulés à voix basse par les chefs allemands, le maniement des armes que les soldats préparaient dans une attente anxieuse; les prisonniers comptaient les minutes, bien longues pour leur impatience; puis le silence fut interrompu par les éclatantes fanfares du clairon, les pantalons rouges se montrèrent derrière des haies, et le combat s'engagea furieux, sans merci. Après les crépitements d'une fusillade meurtrière, ce fut la lutte corps à corps; la baïonnette perçait les poitrines, la crosse broyait les crânes, on entendait les cris rauques des combattants, les gémissements des mourants et des blessés. La victoire resta aux Français; mais elle coûta cher et les vainqueurs cherchèrent tristement parmi les morts ceux de leurs amis blessés qu'on pouvait encore conserver à la vie. Il était surtout une des victimes sur le sort de laquelle tous les cœurs s'attendrissaient : c'était le petit tambour, immobile au pied d'un hêtre; sa main tenait encore la baguette; la caisse brisée à côté de lui. Tous, en contemplant les traits imberbes de l'enfant, se sentaient douloureusement émus, et, parmi ces mâles visages, il en était plus d'un sur lequel coulait une larme de regret. Il méritait bien d'avoir sa part de succès et d'entendre les éloges que prodiguaient à son héroïsme ceux qu'il avait sauvés.

Tout à coup une exclamation joyeuse se fit entendre, Jean avait tressailli sous les embrassements de ses frères. On avait senti son cœur battre, une faible coloration se répandait sur sa face livide. Au bruit des voix amies qui retentissaient à ses oreilles, il sembla sortir d'un long rêve et promena ses regards sur la foule pressée autour de lui; il comprit tout et un éclair de joie brilla dans ses yeux.

Son sacrifice n'avait pas été inutile, il pouvait mourir, l'admiration reconnaissante dont il était l'objet le payait assez. La voiture d'ambulance qui l'emmena fut escortée des voix et des bénédictions de ses compagnons d'armes. Le bruit de son dévouement le suivit dans la ville où il fut traité; il fut soigné avec une touchante sollicitude, mais le bonheur fut peut-être plus efficace que la science des médecins pour le guérir. Il pouvait être fier de lui en regardant la croix qu'on avait attachée sur la poitrine. La convalescence fut longue, trop longue pour son patriotisme, frémissant au bruit des combats dont il ne pouvait avoir sa part. La guerre devait finir sans qu'il lui fût permis de reprendre sa place dans son régiment. Le souvenir du petit tambour y est pieusement conservé, son village est fier de lui, et, lorsqu'il traverse les rues, nul ne raille plus l'exiguïté de sa taille, car il peut dire avec un légitime orgueil :

« Je suis faible et petit, mais, parmi les grands et les forts, y en a-t-il beaucoup qui aient mieux payé leur dette au devoir et au pays? »

Louis COLLAS.

Vieux documents.

Nous devons à l'obligeance d'un abonné de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs l'étrange missive qu'on